

IVAN KWIATKOWSKI



CHRYSALE

voy'[el]

Ivan Kwiatkowski

Chrysalide

Éditions Voy'el
Collection E-courts

Présentation

Une jeune fille est laissée pour morte dans un terrain vague, où un artiste peintre la recueille. Elle est étouffée par la rancœur et il suffoque sous le dôme de verre qui protège la ville. Au milieu des chrysalides, fleurs au parfum mortel, ils devront se reconstruire... ou se détruire.

Chrysalide

Chapitre 1

Elle gisait dans la boue, face contre terre, là où ils l'avaient laissée il y avait déjà plusieurs heures. Le sol était froid et humide. Elle avait l'impression de s'enfoncer lentement, mais ce n'était peut-être qu'une hallucination ou un vœu pieux : celui de disparaître, de se fondre dans un grand tout et d'oublier ses souffrances. Elle n'avait pas bougé lorsque la pluie avait commencé à s'abattre sur son dos et ses jambes nus et elle ne bougerait pas non plus, maintenant que la nuit était au plus noir. L'espace d'un instant, elle fut surprise par cette odeur d'humus, trop forte, même pour un temps de pluie. Avant de se rappeler que son visage, son nez mutin, étaient à moitié recouverts de boue. Chacune de ses faibles expirations faisait frémir les petites flaques qui se formaient dans les creux de la terre.

À une centaine de mètres s'élevaient de hautes tours de béton disgracieuses, parfois même écornées. Leurs murs étaient irréguliers, vieillissés, sales. Certains arboraient de grandes lignes blanches verticales, telles des peintures de guerre. Comme si un peintre avait commencé son travail, avant, d'amertume, de jeter son rouleau. « Bah ! Les gens d'ici ne méritent pas que je me tue à la tâche. » Elle était bien d'accord. Par moments, elle ouvrait son œil qui était émergé. Elle avait les cils collants et lourds. Ils formaient des taches sur son champ de vision. Elle pouvait voir le terrain vague où elle était abandonnée, toujours sous le même angle. Toujours les mêmes bosses, le même terreau brunâtre et la même palissade délavée, avec son portique qui gémissait lorsque le vent le faisait remuer.

Assourdie par les gouttes de pluie, elle l'entendait à peine. Une sorte de bruit blanc, un « fffffff » ininterrompu auquel se superposaient çà et là un bruissement, un clapotis ou un ruissellement. Ça lui rappelait un peu la neige de la télévision, quand elle ne parvenait pas à capter les chaînes. Là, c'était dans sa tête qu'on diffusait de la neige. Elle n'était présente que par intermittence. Son cerveau recevait une information par-ci, une image par-là, mais il n'était plus vraiment sûr de savoir ce qu'il était censé en faire. Parfois, elle refermait son œil et les minutes passaient, ni trop vite, ni trop lentement. Le temps s'écoulait, c'était tout.

C'est ce qu'elle aurait voulu : qu'il continue de s'écouler, indéfiniment, sans qu'elle ait à y prêter attention. Sans que, parfois, il s'arrête, et qu'elle ressente un vide béant, comme un battement de cœur manquant, comme une partition qui aurait été coupée, laissant s'installer un silence troublant. Quand elle fermait les yeux, elle ne voyait que du noir, et c'était un bon

noir. Un noir rassurant. Un noir connu, sans fin et sans surprise. Mais lorsqu'elle le sondait trop longtemps, elle y discernait une lueur lointaine, un secret ou un souvenir qui ne cherchait qu'à remonter pour la persécuter et la tourmenter. Elle ne pouvait pas détourner les yeux, alors elle les ouvrait – au moins un – et ça suffisait.

Quelque part, au plus profond d'elle, il y avait ce charbon ardent, et il faudrait qu'elle aille le chercher. Qu'elle le saisisse à mains nues, et qu'elle le jette dehors. Un jour, elle ferait face à tout ce qu'ils lui avaient fait. Un jour, elle en aurait la force. En attendant, le tison resterait là et la consumerait, descendrait progressivement en elle, embrasant tout sur son passage. Il forerait une plaie qui ne pourrait jamais guérir. Elle se sentait sale, oh ! tellement sale. À côté de ça, la douleur rémanente comptait si peu. Les hématomes, la marque des cordes, tout cela disparaîtrait. Savoir qu'elle était de nouveau maîtresse de ses mouvements, qu'elle pouvait bouger si elle le désirait, lui apportait déjà une forme de réconfort.

Sachant le pire passé, elle voulait juste se reposer. Dormir un peu, puis mourir ou se réveiller. Et si elle se réveillait, que ce soit loin d'ici, pour découvrir qu'il ne s'agissait que d'un cauchemar sans lumière. Impossible pourtant de trouver le sommeil : le froid et les gouttes incessantes la maintenaient en alerte, le contact glacial de la boue l'ancrait fermement dans la réalité. Et, en y réfléchissant bien, c'était bien ça que ses sens lui hurlaient : *c'est la réalité*. Il n'y aurait pas d'ardoise à effacer, pas de coup de baguette magique pour tout arranger. Finalement, ce ne fut pas l'éreintement ou l'exténuation qui la firent sombrer, mais cet accablant éclair de lucidité. Pas de *tabula rasa* pour les damnés. Un rêve sans images l'enveloppa.

Elle y fut arrachée dans un sursaut, lorsqu'elle entendit un *flic-floc* s'amplifier derrière elle. Des pas. Impossible. Tout le monde fuyait cette partie de la ville. Elle-même n'aurait jamais dû venir, cette évidence cuisante s'imposait à présent. Ses bourreaux étaient-ils de retour ? Elle se raidit, en proie à la panique. Elle pensa se lever et courir, mais elle en était incapable. Paralysée de nouveau. C'était rageant. Insoutenable. Quelqu'un – il s'agissait d'une personne seule – se rapprochait d'elle, hors de son champ de vision.

Elle garda son œil fermé, suppliant silencieusement cet intrus de rebrousser chemin. Elle implora, commanda, adjura, mais rien n'y fit. Les pas continuèrent de se rapprocher, jusqu'à s'arrêter tout juste derrière elle. L'instant sembla durer des heures. Le silence était revenu. Puis elle entendit un soupir. On fit le tour d'elle. Si près de ses oreilles, le clapotis des chaussures dans la terre mouillée occulta le grésillement des gouttes de pluie. Elle sentit un regard se poser sur son visage encrassé. N'y tenant plus, elle rouvrit l'œil. Un homme était penché au-dessus d'elle, affichant une grimace soucieuse. *Je dois être dans un état pire que je*

ne le pensais. Surpris, il tomba en arrière en jurant, éclaboussant les alentours, salissant encore un peu plus le visage de la fille. Pendant une longue minute, ils se regardèrent sans dire mot. Lui, haletant, et elle... ne pouvant respirer.

Il reporta son attention vers ses mains couvertes de boue, et les essuya sur son coupe-vent. Il réalisa peut-être que celui-ci serait probablement mieux employé à protéger celle qui se trouvait en face de lui, car il l'ôta, et tenta maladroitement de la recouvrir. Ce n'était pas tâche facile : elle avait ses longs bras allongés de part et d'autre de sa tête et, toujours immobile, ne fit pas le moindre geste pour l'aider. Finalement, il déposa l'habit sur son dos, espérant que cela suffirait. Il prononça quelques paroles. Elle l'entendit, au loin, mais ne l'écoula pas. En fin de compte, il était inoffensif. Aucune raison de lui consacrer son attention – mais il insista. « Eh ! disait-il. Tu ne peux pas rester là ! Nom de Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Son regard était toujours posé sur lui, mais il le traversait désormais. Elle était repartie, loin, très très loin d'ici.

Son contact la ramena violemment. Il posa la main sur son épaule pour l'aider à se relever, mais elle se recroquevilla, le repoussa avec toute la force qu'elle put conjurer. Sa proximité était intolérable. Elle supportait à peine de le voir, elle qui voulait juste être laissée seule. Elle serra le manteau contre elle, et s'assit, ramenant ses jambes contre son corps. Ses cheveux étaient gluants, collés au sol, et elle dut tirer pour les dégager. Sans s'en rendre compte, elle le gratifia de son air le plus farouche, et il fit une nouvelle grimace contrite. L'homme s'accroupit à une distance raisonnable d'elle. Il lui tendit la main.

— Viens. Partons d'ici.

Il lui fallut longtemps avant de se décider. Elle n'avait ni la force de se déplacer, ni confiance en cet inconnu (ou même en qui que ce soit). Mais elle ne pouvait se résoudre à cesser de se battre, à s'allonger et attendre de subir, et subir encore. Elle tenta de se lever, lentement, mais se retrouva à quatre pattes dans la boue. Il n'osa pas l'aider, et elle ne saisit jamais sa main qui resta dans le vide, paume ouverte vers le dôme qui faisait office de ciel à Mémorah. Elle poursuivit ses efforts jusqu'à tenir enfin sur ses deux jambes. Debout, serrant le manteau contre sa poitrine, elle prit soudain conscience du froid qui la faisait grelotter, de la pluie battante qui meurtrissait ses épaules, comme du sel coulant dans ses plaies. La jeune fille pouvait sentir les gouttes suivre les sillons sanguinolents qui ciselaient son dos.

L'intrus sourit : c'était un sourire d'encouragement, forcé. Ses yeux, eux, étaient troublés. Elle y décéla une intensité qui en disait long sur la gravité de sa condition. Il hocha la tête en signe d'approbation et commença à marcher, lentement, pour ne pas l'égarer. Il ne se dirigea pas vers le portique, comme elle s'y était attendue puisque c'était la seule issue, mais vers une

zone bordant le terrain, où la palissade était remplacée par un haut grillage. Il inspecta celui-ci pendant un moment, avant de trouver ce qu'il cherchait. Prenant grand soin de ne pas se blesser avec les barbelés, il parvint à soulever la grille, dégageant un chemin vers une plaine obscure. Ce détail l'intrigua, car à sa connaissance, toute la ville était éclairée à cette heure de la nuit.

— Retiens ta respiration en traversant, lui dit-il avec le plus grand sérieux. C'est une question de vie ou de mort.

En examinant le grillage de plus près, elle remarqua un panneau métallique rouillé, qui n'était plus suspendu que par une vis. La mention « *Accès interdit : danger permanent* » était accompagnée de son inséparable tête de mort. Une partie d'elle aurait voulu céder à l'hystérie, se retourner, vivre, courir le plus loin possible. Mais une autre, mourante et prête à mourir, avait vogué si loin de son corps qu'elle se fichait de ce qui pourrait bien lui arriver désormais. Incapable de trancher, elle s'abandonna et jeta un dernier regard aux tours en béton avant de s'engouffrer derrière lui, dans les ténèbres.

Aujourd'hui, j'ai trouvé un ange.

Par terre. Tout abîmé. Et je me demande bien d'où il a pu tomber. Certainement pas de notre ciel en verre.

Je n'ose pas imaginer ce qui a pu lui arriver. Je ne le saurai sûrement jamais. Au début, j'ai même cru qu'elle était morte. Elle a des marques abominables sur tout le corps. Je le sais, parce qu'elle était complètement nue. Imaginez ça, découvrir une créature pareille dans la boue... Je ne savais pas quoi faire. Il y a eu un grand vide dans ma tête quand je l'ai vue : je suppose que c'est ce qui se passe quand on se trouve devant une situation impossible comme celle-là, à laquelle rien ne nous a jamais préparé. J'aurais dû appeler une ambulance, la police, ou au moins un médecin. C'était peut-être une scène de crime, et moi je suis arrivé, j'ai mis mes empreintes un peu partout et puis j'ai filé avec la victime.

On est restés un moment à se regarder, comme si quelqu'un allait apparaître à tout instant pour expliquer à l'un ou à l'autre ce que nous étions censés faire. Toi, tu es une princesse en détresse, lui aurait-il dit. Nettoie donc ces magnifiques boucles d'or et verse quelques larmes : profite bien de ton

infortune, car tout va très vite s'arranger. Quant à toi, preux chevalier, qu'as-tu fait de ton destrier ? Ne t'a-t-on donc rien enseigné ? Allez, va, embrasse-la et vole la venger !

Mais personne n'est venu.

Alors j'ai voulu l'aider à se relever, mais elle a très mal réagi. S'il y a une leçon que je retiens de cette rencontre, c'est que, quoi qu'il arrive, je ne suis pas censé la toucher. Rien de bien nouveau pour moi, en somme. Elle a fini par se remettre d'aplomb et je l'ai invitée à me suivre à travers le plus bel endroit du monde. Je ne l'ai pas emmenée là pour essayer de l'impressionner. C'est juste le seul chemin que je connaisse.

Et après ? C'est le bazar chez moi, l'atelier est sens dessus dessous, j'ai des commandes en retard et cela fait plus d'une semaine que je dois réparer le lanceur qui s'est cassé lors des derniers essais. Avec un peu de chance, demain elle ira mieux, elle rentrera parmi les siens et je pourrai me remettre au travail.

Chapitre 2

Il fallut un moment à la jeune fille pour que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Maintenant que le terrain vague avait disparu derrière eux, les seules sources de lumière étaient la lune et les astres projetés sur le dôme pour offrir aux citoyens un simulacre de nuit étoilée. L'endroit baignait dans une timide clarté opaline, à peine suffisante pour distinguer les formes alentour. Elle aperçut un haut rocher non loin d'elle, et une multitude de fleurs pâles à ses pieds. Entourées d'herbes sauvages, elles s'élevaient à hauteur de genou, et arboraient une kyrielle de bourgeons sphériques couleur ivoire, semblables à des clochettes. En dépit de cette frêle lueur qui dévoilait, pas après pas, la plaine en tons de noirs et de gris, les fleurs irradiaient d'une blancheur brute, immaculée.

Mais leur propriété la plus étonnante était qu'en tendant l'oreille, elle pouvait entendre une multitude de tintements délicats en provenance du sol. Un jour, il lui expliquerait que c'était le bruit que faisaient les fleurs lorsque le vent ou les gouttes de pluie les agitaient. En attendant, c'était comme si une boîte à musique accompagnait chacun de ses pas, et la suivait au cœur de la nuit. Ses pieds foulaient toujours la même terre humide, mais en quelques enjambées, elle crut avoir glissé dans un autre monde. Un monde enchanteur, harmonieux. Idyllique. Un monde meurtrier, la prévint-il aussitôt.

« Chacune de ces fleurs contient un poison foudroyant. On les appelle des chrysalides. Si tu mets ta frimousse dedans, elles s'ouvriront. Et leur parfum sera ton dernier souvenir sur cette Terre. Alors prends bien garde à tes pas. Ceux qui ont trébuché ici ne se sont jamais relevés. » Elle resta pensive à ces mots. Ça pourrait donc être aussi simple que ça, pensa-t-elle. S'asseoir, voguer à la dérive, et tout arrêter, ou peut-être tout recommencer. Elle tendit doucement la main vers une chrysalide. Le geste, peu assuré, trahissait son indécision. Réalisant l'impact de ses mots maladroits, l'Intrus reprit la parole pour l'arracher à ses pensées lugubres. « Rentrons vite. Tu vas attraper la mort. » La lueur ambiante donnait à son visage une teinte anthracite, légèrement malade. Quant à ses cheveux, mi-longs, qu'elle devinait clairs, ils avaient pris une couleur gris mat, comme de l'étain oxydé. Elle se ravisa, et lui emboîta le pas pour la traversée muette de ce Styx végétal et mélodieux.

Une bourrasque s'éleva, faisant virevolter une myriade de brindilles d'herbe et de pétales. Les cheveux de la fille, imbibés et poisseux, vinrent claquer sur son visage. Mais le dégoût qui s'éveilla en elle ne put gâcher ce spectacle. La plaine vivait – mieux, elle dansait, tant et si bien que la conscience d'un dehors figé dans le béton s'étiolait. Pendant une fraction de seconde, une glorieuse fraction de seconde dorée, elle en oublia jusqu'à son identité. Ils

évoluèrent lentement, lui surveillant chacune de ses enjambées, prêt à la rattraper si elle venait à tomber, et elle, savourant l'atmosphère bucolique et diaphane.

Vers la fin de la traversée, les réverbères de la ville poignèrent à l'horizon. Dans son esprit, la plaine était apparue comme un cocon hermétique coupé du monde, mais l'illusion s'ébrécha à la vue de la métropole. Ils atteignirent l'enceinte. De ce côté-ci, c'était une haute barrière faite de pieux et de planches de bois cloués entre eux. L'une d'elles était branlante : il la saisit et, à force de godiller, finit par l'ôter. Puis il se glissa dans l'interstice avec difficulté. Bien que plus grande que lui, elle était aussi plus svelte, et put le suivre sans mal en dépit de son corps endolori et de ses mouvements hésitants. Pendant qu'il remplaçait la planche, elle observa le quartier dans lequel ils étaient arrivés. Il s'agissait d'une petite impasse pavée, propre, légèrement désuète. Elle était bordée d'immeubles élégants. La vue imprenable sur le parc qu'ils offraient devait décupler leur prix. *Est-ce que de là-haut, on peut voir les tours qui sont de l'autre côté ?* se demanda-t-elle. *Est-ce qu'on peut voir ce qui s'y passe ?*

Derrière elle, le rafistolage de la barrière était terminé, presque invisible. Craignant certainement qu'on les surprenne, l'homme s'empressa de quitter l'allée. Ils rejoignirent une artère, animée malgré l'heure tardive et la météo peu clémente. Elle entendit des passants qui s'en plaignaient : normalement, en cette saison, la pluie n'était jamais déclenchée plus d'une ou deux fois par semaine. Que pouvait-il y avoir de si urgent à arroser ? Il la fit marcher une bonne demi-heure encore, saluant parfois quelqu'un de la main, affichant un sourire gêné.

Elle le voyait mieux à présent qu'ils marchaient sur des chaussées éclairées. Son visage anguleux manquait de finesse, avec son nez un peu trop long, et un peu trop convexe. Ses cheveux mouillés tombaient piteusement sur son front. Mais le plus troublant en lui était cette discorde constante entre ses yeux et sa bouche, comme s'ils étaient toujours en train de s'affronter pour être celui qui contrôlerait l'expression générale du visage. Lorsqu'il souriait, elle lisait une infinie tristesse derrière ses pupilles. Lorsque ses lèvres étaient mélancoliques, son regard semblait abriter une forme de désir. Ça lui donnait envie de le gifler.

Ils arrivèrent dans un faubourg, où était alignée une multitude de petites maisons semblables. Il s'arrêta devant l'une d'elles. « C'est ici », dit-il simplement. Il ouvrit la porte, et la laissa entrer la première. Elle découvrit un salon où régnait un désordre relatif, au bout duquel se trouvait une cuisine derrière un bar. Un long rideau métallique séparait la pièce en deux. On voyait qu'il avait été installé dans un deuxième temps, sans grand professionnalisme. La maison n'était pas sale, mais du linge avait été laissé à même le sol, et un certain nombre d'objets étaient abandonnés à des emplacements qui n'étaient manifestement pas le leur : un pinceau dans un placard à vaisselle, un portefeuille contre la télévision...

— Tu veux que je te prépare quelque chose à manger ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête. Elle arpenta la maison, ouvrant les portes une par une. La chambre. Raté. Les toilettes. Non plus. Elle finit par trouver la salle de bain, et y pénétra. Elle y resta immobile un long moment, jusqu'à ce que l'homme lui apporte des vêtements : un t-shirt trop large, et un pantalon de pyjama. « Je suis dans la pièce à côté si tu as besoin de moi. » Elle referma la porte à clef derrière lui, et laissa tomber le manteau qu'il lui avait donné. Elle prit plusieurs minutes pour s'observer dans le miroir qui se trouvait au-dessus du lavabo. Elle compta ses ecchymoses, suivit les griffures de ses doigts fins. Son visage avait été épargné : elle éprouva un mince sentiment de réconfort. Une marque de brûlure superficielle apparaissait sur ses poignets. C'est là qu'elle s'était le plus débattue, qu'elle avait le plus tiré, forcé sur les cordes.

Elle s'introduisit dans la baignoire, referma le rideau de douche et fit couler de l'eau sur sa tête. Un picotement brûlant envahit son dos, ses plaies ; comme si, par endroits, elle avait été écorchée vive. Mais elle ne cessa pas d'asperger. Pour la première fois depuis qu'il l'avait secourue du terrain vague, elle était seule. Elle commençait tout juste à réintégrer son corps ; les dernières heures, elle avait été un écrin sans joyau, sans âme. L'eau chassait la boue, la crasse, le sang séché, mais elle ne pouvait laver ni l'affront, ni l'humiliation, ni les immondices qu'ils avaient fait entrer de force en elle. Soudain, elle se demanda : *est-ce que c'est de ma faute ?* Avait-elle montré des signes de faiblesse ? Les avait-elle aguichés, ou incités ? L'avait-elle mérité, parce qu'elle s'était rendue dans cet endroit connu pour être dangereux ? Ou était-ce un retour de manivelle pour des péchés passés, la justice céleste, Dieu, le karma, la malchance, le destin, et puis quoi encore ?

Engloutie par une fureur aussi subite qu'ardente, elle jeta violemment le pommeau de douche à travers le rideau. Retenue par son cordon, celle-ci toucha terre bruyamment, et une flaque d'eau commença à se former sur le carrelage. Mais sa soif de destruction était loin d'être satisfaite. Elle saisit le rideau des deux mains, et l'arracha en poussant un cri inarticulé. Et puis elle jeta le savon contre le mur opposé, sortit de la baignoire pour donner des coups de pied dans le lavabo, vider les tiroirs, répandre le contenu de la pharmacie sur le sol. Elle trouva un flacon de parfum, qu'elle fit voler à travers la pièce. Il n'éclata pas. Elle le ramassa, et dut recommencer à plusieurs reprises avant qu'il ne cède, emplissant la salle d'une fragrance beaucoup trop intense, et beaucoup trop virile. Elle ne s'arrêta qu'après avoir projeté son petit poing contre le miroir, de toutes ses forces. Celui-ci morcelé, elle put y voir mille réflexions de son visage déformé par la rage. Dans certaines facettes, elle crut aussi lire dessus une déroutante exaltation.

Et la fureur la quitta.

Aux premiers signes d'agitation, l'homme s'était précipité pour l'aider, mais il était resté bloqué derrière la porte, tambourinant, impuissant, alors que l'eau commençait à s'écouler par-dessous celle-ci. Il avait essayé de l'enfoncer à coups d'épaule, en vain. S'était déchaîné sur la poignée. Sans résultat. À la fin, il l'avait suppliée d'ouvrir – *voilà enfin quelque chose qu'il sait faire convenablement*, avait-elle pensé tout en l'ignorant.

Elle retira sa main du miroir – elle s'était enfoncée de quelques centimètres, traversant la plaque de verre qui se trouvait derrière. Les facettes se dissocièrent. Un torrent de fragments s'éparpilla dans le lavabo et sur le sol dans un cliquetis aigu. Elle sanglota assise un long moment. Finalement, elle s'habilla et déverrouilla la porte. Il entra sur-le-champ, sans dissimuler sa stupéfaction à la vue de la pièce. *Pour une fois, tout son visage est d'accord*. Sans lui faire la moindre remontrance, il jaugea la situation, et détermina que le plus urgent était de couper l'eau, puis de retirer les morceaux de verre qui s'étaient fichés dans sa main. Les plaies saignaient abondamment. Des perles rouges ruisselaient à intervalles réguliers dans les flaques, formant de petits nuages diffus et évanescents couleur cerise.

Ramassant une pince à épiler au milieu du capharnaüm, il voulut lui apporter des soins, mais elle chassa sa main d'un revers de la sienne sans même le regarder. Il soupira et déposa l'outil devant elle, avec une boîte de sparadraps qui traînait autour, avant de commencer à nettoyer, déblayer, et ranger la pièce. Elle retira une à une les échardes de verre. La douleur lui parut lointaine, comme si c'était quelqu'un d'autre qui la subissait, comme si cette personne la lui décrivait ensuite. Après avoir bandé sa main, elle quitta la pièce, abandonnant l'homme à sa tâche. Il avait profité de son absence pour remettre un peu d'ordre dans la demeure : elle ne voyait plus rien par terre, et le désordre avait été réorganisé ; on y devinait à présent une logique sous-jacente.

Elle retrouva la chambre qu'elle avait vue plus tôt, et se glissa dans le lit. Dès qu'elle ferma les yeux, elle fut envahie par les images de son calvaire. Elle se releva, alluma la lumière et essaya de verrouiller la porte, mais la clef n'était pas sur la serrure. Après une ou deux minutes de réflexion, elle décida de la bloquer avec une commode. Et puis elle retira la commode, mit une réplique d'armoire d'époque bien plus imposante à la place. Elle dut manœuvrer de tout son poids, la vider de son contenu, et s'y reprendre à plusieurs fois pour parvenir à la déplacer, traçant un sillon dans le parquet pour chacun de ses pieds. Enfin, elle remplaça la commode derrière l'armoire, empila une table basse par-dessus, et barricada la fenêtre avec le dernier placard de la chambre.

Quand elle regagna le lit, elle n'était pourtant pas moins agitée. Elle revécut la scène, encore et encore, parfois à l'identique, s'arrêtant sur les détails qui auraient dû lui mettre la puce à l'oreille, parfois en échafaudant des plans qui auraient pu conduire à une autre issue. Elle imagina mille tortures pour ses bourreaux, visita les souffrances qu'elle voulait leur infliger, revisita celles qu'elle avait subies. Elle mourait d'envie d'en découdre, de remonter le temps pour avoir une seconde chance. Une chance de les faire saigner à sa place. Elle n'eut de cesse de lutter contre les images, de chercher vainement à les chasser, bien loin de se douter qu'en dépit de ses efforts, elles reviendraient, chaque nuit, jusqu'au dernier jour de sa vie.

Elle ne trouva pas le sommeil.

Elle a tout cassé.

Je pensais qu'elle aurait besoin d'être seule, mais il s'avère qu'elle est beaucoup trop instable pour l'instant. La salle de bains est ravagée, mais je suppose que je devrais m'estimer heureux qu'elle ne se soit pas fait (trop) mal. J'étais vraiment inquiet quand elle s'est enfermée. Ça avait toujours semblé facile d'ouvrir une porte en fonçant dedans : on se dit qu'en deux ou trois coups, elle va céder dans un fracas héroïque, mais dans les faits, tout ce qu'on ressent, c'est une vive douleur, et une cruelle impuissance. Si je ne l'avais pas entendue pleurer de l'autre côté, j'aurais fait venir un serrurier. Je me suis dit que tant qu'elle était consciente, tout allait bien.

Maintenant que j'y repense, ça semble déraisonnable, voire vraiment inconscient. Elle aurait pu s'ouvrir les veines avec un rasoir. Je touche du bois. Du bois mouillé, s'il vient de chez moi.

Elle s'est quand même coupée avec le miroir. J'ai voulu la secourir et la soigner, mais une fois encore, elle m'a rejeté. Elle a besoin de moi, mais je suis incapable de trouver comment l'aider. Je me sens tellement démuni. Tellement pas à la hauteur. Alors je me suis occupé de la salle de bains à la place. Ça m'a pris toute la nuit. Il n'y avait plus grand-chose à ranger, juste des débris à ramasser, et de l'eau rosâtre à éponger. Je me suis douté qu'elle voudrait dormir dans un lit chaud après la journée qu'elle a dû vivre, donc j'ai directement pris le canapé.

Je suis content d'avoir pu lui montrer le parc. Peut-être qu'il lui rappellera que quoi qu'il arrive, il y aura toujours, quelque part, un havre de pureté où se réfugier. Même si là encore,

j'ai cru qu'elle allait cueillir une chrysalide et la plaquer contre son visage. Depuis que je l'ai sortie du terrain vague (voilà juste quelques heures), elle a déjà eu deux occasions de mettre fin à ses jours. Je fais un bien piètre sauveur. Cette fille doit être très malchanceuse.

Sur le chemin du retour, j'ai croisé des voisins. Vu comme ils l'ont regardée, avec ses longues jambes nues sous mon manteau, je pense qu'ils l'ont prise pour une prostituée. « Ah ah ! regardez, on dirait que Peintre s'est finalement décidé à se déniaiser ! » Ce n'est même pas la peine que j'essaie de les détromper. « Non, non, pas du tout, elle était allongée par terre, toute nue, et ensuite je l'ai aidée à se relever, et... » Je suis grillé.

Oh, en parlant de grillé... Avec tout ça, j'ai complètement oublié de regarder s'il n'y avait pas des débris de la fusée de la semaine dernière sur le terrain vague. Il faudra que j'y retourne demain.

Chapitre 3

Elle fixait encore le plafond de la chambre, bien longtemps après que les premiers rayons du soleil eurent commencé à filtrer à travers les volets de la fenêtre, quand elle fut dérangée par un vacarme épouvantable provenant de l'intérieur de la maison. C'était une pulsation sourde, régulière, qui faisait légèrement vibrer les murs de la pièce. Elle dégagea la porte pour pouvoir sortir, laissant les meubles au milieu de la chambre. En passant devant la salle de bains, elle vit que celle-ci avait été nettoyée. Elle était désormais vide. Le miroir n'avait pas été remplacé, mais il n'y avait plus rien par terre. Le sol avait séché. Pour l'odeur de parfum, en revanche, l'homme n'avait rien pu faire. La jeune fille éprouva une pointe de culpabilité et se promit de faire plus attention à l'avenir.

Elle remarqua aussi une couverture roulée en boule sur le canapé du salon : il avait dû passer la nuit ici. La source du bruit était proche ; il provenait de l'autre côté du rideau en fer, qu'elle étudia de plus près. Grossière, la cloison ne descendait même pas tout à fait jusqu'au sol de la salle. Elle ne semblait pas avoir pour vocation d'être pliée et dépliée : comme si elle était dans cette position en permanence, comme si l'homme avait voulu couper sa maison en deux pour de bon. Mise à part sa taille bien supérieure, elle lui rappelait celles qu'on installait pour protéger les garages avant que les automobiles ne soient proscrites. Une porte primitive avait été découpée en son milieu avec une scie à métaux, et posée sur des gonds sommaires.

Elle poussa la porte : le rideau était trop fin pour nécessiter une poignée. L'ouverture provoqua un bruit de friction, métal contre métal, évoquant le crissement insoutenable d'un couvert contre la faïence d'une assiette. De l'autre côté, l'homme, qui battait sans retenue une plaque de tôle recourbée, marteau en main, ne l'entendit pas. Elle venait de pénétrer dans une sorte de fabrique, sans aucun doute la plus chaotique qu'il lui ait été donné de voir. La pièce regorgeait de travaux en cours : blocs de pierre taillés par endroits, canevas griffonnés, métaux assemblés. Il y avait également une abondance exubérante de peintures, composants électroniques, matériaux divers et variés, éparpillés sans aucune forme de cohérence. Une multitude d'outils était accrochée sur un panneau mural. Elle reconnut marteaux, scies, pinceaux, tournevis, fer à souder. Les nombreux emplacements vides correspondaient certainement à des ustensiles égarés quelque part dans la pagaille.

Une poignée de tableaux, rangés au fond, paraissaient achevés. Certains avaient pour objet le parc qu'ils avaient traversé la veille, dépeignant les chrysalides à plusieurs heures du jour et de la nuit. Un autre représentait une sphère aux reflets ocre, coupée en deux, contenant une ville, sorte de déclinaison automnale d'une boule à neige. L'hémisphère inférieur abritait un

reflet souillé et déformé de la cité. La boule était suspendue entre ciel et terre, reliée à l'un et à l'autre par un enchevêtrement de tendons, albâtre et filandreux comme une toile d'araignée, lui donnant des allures de cocon étouffant. Elle reconnut sans peine Mémorah, bien que la ville fût plus traditionnellement représentée sous la forme d'une demi-sphère posée sur la surface de la Terre. La peinture avait coulé par endroits. Cet effet, volontaire ou non, octroyait à l'œuvre un cachet unique, donnait l'impression que le tableau lui-même pleurait. En revenant sur les toiles de chrysalides, elle remarqua que chacune d'entre elles, à sa manière, parvenait à instiller un trouble dépressif dans ces scènes pourtant paisibles.

Peut-être que l'homme avait réalisé un travail autour de la métaphore des roses et de leurs épines, ou peut-être avait-il créé ces scènes ensorcelantes avant de les revisiter et les corrompre, incapable de supporter la perfection de son objet. Les tableaux étaient très réussis, et révélaient un authentique talent.

Enfin, d'innombrables feuilles voletaient dans la pièce au gré des courants d'air. Elle en saisit une : il s'agissait d'un schéma sur lequel était décrite une pièce mécanique (peut-être). Elle se demanda quel pourcentage de ses travaux il pouvait bien achever, s'il avait pour habitude de laisser ses plans se faire emporter par le vent. L'homme se retourna pour reposer son marteau et saisir une pince, et la découvrit en train d'étudier la pièce. Déconcerté, il abandonna sa plaque de tôle pour l'accompagner hors de la salle, en prenant garde surtout à ne pas la toucher.

— Désolé, s'excusa-t-il. C'est mon atelier.

Il eut l'air de penser que cette explication suffisait, mais l'expression de son interlocutrice lui fit comprendre que ce n'était pas le cas. « Je ne veux pas qu'il y ait qui que ce soit d'autre que moi dedans. » Il l'invita à s'asseoir sur le canapé, après avoir ramassé la couverture, et se dirigea vers la cuisine pour préparer un repas. Il vida le contenu d'une boîte de haricots dans une casserole, et la mit sur le feu. « Je suis artiste-peintre. Du coup, c'est le nom que tout le monde me donne par ici : Peintre. Tu peux m'appeler comme ça aussi, si tu veux. » Il attendait sûrement une réponse de sa part, mais rien ne vint. Visiblement mal à l'aise avec ce silence, il le brisa une seconde fois.

— Et toi ? Comment tu t'appelles ?

— Christelle, répondit-elle, révélant une voix de mezzo-soprano.

Il dut estimer que cela constituait un progrès suffisant pour cette journée et ne l'importuna pas davantage, se contentant de faire la conversation sans l'impliquer. « Ce que je faisais dans l'atelier tout à l'heure ne ressemble pas vraiment à du travail de peintre, j'en suis bien

conscient. Je bricole aussi beaucoup. » Il évoqua quelques-uns de ses projets, sans parvenir à capter son attention, et, à court de matière, finit par se taire au moment de servir un repas frugal, qu'ils partagèrent en silence. Elle avait très faim et en voyant la nuit tomber à l'extérieur, elle comprit qu'elle s'était levée beaucoup plus tard qu'elle ne l'avait imaginé. Quand ils eurent fini de manger, il lui apprit qu'il se rendait chaque soir dans le parc, et l'invita à l'accompagner. Elle fut heureuse d'accepter, car elle s'était prise d'affection pour le lieu, bien qu'elle ne l'eût traversé que brièvement.

Sur le chemin elle apprit que son nom était « le Poumon ». « Comme tu as pu le voir, l'accès est interdit. Il s'agit de protéger les habitants, bien sûr, mais c'est surtout, comme son nom l'indique, le poumon vert de la ville. S'il n'était pas vital, ils l'auraient rasé depuis bien longtemps, un danger public pareil, tu penses. À la place, ils lui ont donné un nom fonctionnel, organique. S'ils l'avaient appelé « Promenade des Soupirs », ou quelque chose dans ce goût, tu peux être sûre qu'il y aurait des contrevenants tous les jours. La stratégie a porté ses fruits : la majorité des habitants de Mémorah ont oublié d'où vient leur oxygène, voire l'existence même du parc. Et les autres en savent assez sur les chrysalides pour s'en tenir éloignés. »

Ils parcoururent le chemin de la veille en sens inverse, jusqu'à l'impasse où Peintre retira la planche bancale, veillant à ne pas être vu. Lorsqu'il traversa, il lui rappela comme la veille de bien retenir sa respiration au cas où elle frôlerait par mégarde une chrysalide en se baissant trop bas. Une fois de l'autre côté, elle eut de nouveau cette impression d'avoir été transportée comme par magie dans une autre dimension, qui appartiendrait à la végétation et non à l'Homme. Le Poumon était exotique, prodigieusement irréel, et pourtant, il régnait en ce lieu un magnétisme envoûteur au sein duquel elle se sentait accueillie de manière inconditionnelle. Les méandres nocturnes ajoutaient à l'atmosphère mystique. Les fleurs rayonnaient d'une lueur étincelante et subtile, chaleureuse et sensuelle comme une lune de miel, aussi fière et majestueuse que si les chrysalides avaient assisté à la naissance de l'univers et étaient les honorées depositaires de ses arcanes sibyllines.

Elles carillonnaient doucement, au rythme du vent qui leur dictait ce soir un air mélancolique. Chacun des pas de Peintre et de Christelle provoquait de nouveaux tintements qui s'incorporaient à l'harmonie, de manière infaillible et inexplicable. Il la guida jusqu'à un pêcher, dressé au cœur du parc. « C'est moi qui l'ai planté, raconta-t-il. Ça peut paraître surprenant, mais je viens ici depuis que ma tête dépasse de l'herbe – une chance que je ne sois pas venu avant. La première fois, j'ai cru que la tête de mort sur les panneaux voulait dire qu'il y avait des pirates ici, alors j'ai escaladé la palissade pour voir s'il n'y avait pas un

trésor. Un policier m'a vu avant que je ne saute de l'autre côté, m'a fait redescendre, et m'a grondé comme jamais, avant de m'expliquer ce qu'est le Poumon. Il m'a parlé de l'oxygène, du dôme, des chrysalides, de leur légende... Dès qu'il a eu le dos tourné, j'y suis retourné, et j'ai passé la palissade, sachant cette fois que je devais faire attention aux fleurs. » Il la regarda avec un air un peu perplexe, comme si, d'anecdote en anecdote, il était en train de perdre le fil de ses pensées. « ... Tout ça pour dire : quand je dis que je l'ai planté, en fait, c'est plutôt qu'un jour je mangeais une pêche, et j'ai jeté le noyau. Voilà le résultat. »

L'arbre était d'une taille extraordinaire. Il mesurait une bonne vingtaine de mètres, ses branches étaient amples et fortes. Peintre grimpa dans l'arbre, et lui fit signe de le suivre. Ils purent ainsi s'asseoir, en hauteur, sur les hautes branches, sans risquer l'empoisonnement. Sans dire mot, ils apprécièrent la sérénité ambiante, les astres factices, et même une étoile filante. Il arrivait que les machinistes en projettent, à de très rares occasions, sans jamais l'annoncer. On disait que les apercevoir portait bonheur. Emporté par le lyrisme de l'instant, Peintre posa sa main sur l'épaule de la jeune fille.

Elle le gifla aussitôt, d'une main, puis de l'autre. Elle crut qu'elle en tirerait une certaine forme d'assouvissement, mais celui-ci ne se manifesta pas, et sa colère ne fut en rien amoindrie. Elle la rumina quelques minutes, tandis que l'homme respectait un silence gêné. Finalement, elle gratifia Peintre d'un violent coup de pied qui manqua de le faire chuter de l'arbre. Il avait été prévenu. Cette fois-ci, la satisfaction était au rendez-vous. Une heure entière s'écoula sans qu'il n'ose dire mot, une heure durant laquelle elle jouit pleinement de son empire retrouvé, et d'un sentiment de justice accomplie. Plus tard, quand il reprit la parole, c'était comme si l'épisode avait été oublié. Il lui demanda si elle comptait rentrer chez elle. Elle n'y avait pas songé jusqu'ici, ce qui l'incita à penser qu'elle n'était pas prête à retourner à la vie normale. Elle considéra l'idée un moment, puis secoua la tête. Ils demeurèrent sur l'arbre un autre long moment, avant de quitter les lieux.

Cette nuit encore, après qu'ils furent rentrés, elle occupa la chambre. Et les bras de Morphée refusèrent catégoriquement de l'accueillir.

On peut dire que je l'ai bien mérité.

Je ne sais pas ce qu'elle a cru – c'était un geste purement amical, un geste de réconfort. Mais les règles sont les règles, malheur à celui qui les transgresse. Elle est exactement comme les chrysalides, en fin de compte : exquise de loin et fatale de près.

On dirait qu'elle va rester quelques jours de plus. J'espère juste qu'elle ne tentera pas de revenir dans l'atelier. Ma vie se déroule dans deux mondes distincts. Il y en a un que je suis prêt à partager, c'est le Poumon. L'autre, c'est mon atelier, qui est une projection brute de ce qu'il y a dans ma tête. Personne ne peut supporter un tel degré d'intimité. Moi, je le vis très mal. Et si elle avait saisi ce qui se trouvait vraiment devant elle, je pense qu'elle aurait pudiquement détourné les yeux.

L'art est solitaire. La création, un combat sans adversaire. Elle me permet d'affronter mes propres démons. Il n'y a pas de place pour elle. C'est moi contre moi. Je vais tâcher de lui expliquer demain.

Quand elle a regardé mes tableaux, j'ai été épouvanté à l'idée de ce qu'elle avait pu en penser. En a-t-elle tiré des conclusions sur ma psyché ? S'est-elle imaginé que j'avais essayé de montrer quelque chose, de faire passer un message ? Je ne fais que subir les images. Elles apparaissent, et me hantent, m'obsèdent jusqu'à ce qu'elles soient finalement couchées sur la toile, tant et si bien que j'en oublie parfois de manger. L'art est le langage le plus intègre qui soit ; il me permet de m'adresser directement à son cœur. Seulement, je n'ai aucune idée de ce qu'il entend. Quand je regarde ces tableaux, ils m'émeuvent profondément, et je suis incapable d'en saisir la raison. C'est ridicule, mais à chaque fois, je lutte pour retenir mes larmes.

Ça ne signifie pas que les tableaux ne contiennent nul message – juste que je n'ai aucun contrôle sur celui-ci. Et surtout, qu'il est bien trop proche de moi, bien trop personnel pour que j'accepte qu'il soit mal interprété. J'ai l'intuition formelle que ce sont mes faiblesses et mes vulnérabilités qui constituent le relief de chacun d'entre eux, la dimension qui parle aux émotions et non aux sens.

À cet égard, si elle comprenait parfaitement les toiles, ce serait peut-être pire. Elle me verrait tel que je suis.

Si elle veut voir mon travail, elle peut regarder ce que je fais pour les autres, mais pas ce que je fais pour moi. Je peux même peindre spécialement pour elle. Quant à la fusée, je ne saurais même pas comment lui expliquer. Ce n'est qu'un rêve d'enfant. Elle ne comprendrait pas davantage.

Je dois faire attention à ne pas mettre trop de barrières entre elle et moi. J'ai peur de l'éloigner. J'ai peur qu'elle parte et que je ne la revoie plus jamais. Nous ne nous

connaissons pas depuis très longtemps, mais elle me manquerait. Il y a quelque chose d'étrange en elle, qui me pousse à l'aider, à la rendre heureuse. À tout lui donner. Mais je n'ai pas grand-chose.

Chapitre 4

Les jours et les saisons s'étaient envolés, comme les feuilles d'automne qui avaient jonché les rues de Mémorah, enveloppant les boulevards dans un ondoyant manteau mordoré. Christelle était restée une nuit, puis une autre, et encore une. Plus elle avait repoussé son retour parmi les siens, plus elle avait nourri le sentiment que son ancienne vie avait appartenu à quelqu'un d'autre, et qu'elle ne la concernait plus. Une personne avait été jetée dans le terrain vague, et c'en était une autre qui l'avait quitté. Le temps passant, il devint tout simplement plus facile de considérer que sa vie avait commencé le soir où elle avait découvert le Poumon pour la première fois.

Au printemps, elle l'avait vu s'épanouir. Les chrysalides, bien sûr, étaient en fleur à toute période de l'année. Elles paraissaient immobiles dans le temps, ne grandissaient jamais mais regorgeaient pourtant de vitalité, comme une cascade d'énergie qui serait prisonnière de la glace. Le reste de la flore du Poumon, en revanche, avait éclos jour après jour, mêlant aux éternelles perles d'ivoire des tons améthyste, or et pastel chatoyants. Solennel et grandiose en hiver, le parc se transformait pour revêtir une mue luxuriante. Le murmure des fleurs ressemblait par moments à des rires d'enfants.

Parfois, elle voulait être seule dans le Poumon. Ne pouvant se risquer à le fréquenter de jour, de peur d'être aperçue par les riverains depuis les fenêtres de leurs immeubles marbrés, elle demandait à Peintre de ne pas l'accompagner certains soirs. Ces perturbations de son rituel nocturne ne l'enchantaient guère, mais il lui accordait cette faveur, qui progressivement, se métamorphosa en un dû. Car après tout, comment pouvait-il lui refuser ce à quoi il avait consenti auparavant ? Était-il possible, d'une semaine à une l'autre, de répondre oui, et puis non, à la même demande ? Dès qu'elle se retrouvait seule – de plus en plus souvent, et elle obtenait toujours gain de cause –, elle se prenait à danser, à tourner sans fin sur elle-même au carillon des clochettes. Son ancienne vie, et même sa nouvelle, était happée dans l'oubli dès qu'elle fermait les yeux. Cette retraite lui permettait de toucher du doigt une forme d'exaltation qu'elle n'avait jusqu'alors jamais connue.

En juillet et en août, le pêcher avait donné des fruits. Ils étaient succulents, et on se serait damné pour une bouchée. À deux, ils n'en manquèrent jamais. Elle avait pris pour habitude de se déchausser en entrant, pour mieux sentir l'herbe et la terre chaude sous ses pieds. Peintre lui raconta la légende qui entourait les fleurs énigmatiques régnant sur ce lieu. Un jour, disait-on autrefois, quand elles seraient lasses de respirer toujours le même air, elles s'ouvriraient toutes en même temps, et répandraient leur poison dans l'atmosphère confinée du dôme. Elles

épargneraient un homme et une femme innocents, et pousseraient jusqu'à en percer le dôme, s'étendraient jusqu'à recouvrir la Terre entière, que les humains pourraient occuper de nouveau.

Ce dernier passage laissait Peintre pensif. « On ne sait même pas si la guerre atomique dont était censé nous protéger le dôme a eu lieu. Si ça se trouve, on n'en a plus besoin depuis des années. » Il marqua une longue pause. « Si ça se trouve, on est peut-être aussi les derniers humains sur Terre. »

Il avait passé la plus grande partie de l'été dans son atelier, n'en sortant que pour lui préparer à manger, ou faire son lit. Quant à elle, elle effectuait de temps à autre quelques commissions pour lui, qui consistaient le plus souvent à récupérer des matériaux, ou livrer des tableaux. Ils ne s'adressaient la parole qu'à de rares occasions et vivaient le quotidien, comme Peintre se plaisait à le dire, dans un mutisme entendu. Ça n'empêchait pas Christelle de se montrer parfois dure avec lui, lorsqu'il tardait à sortir de l'atelier quand elle l'appelait, ou quand elle constatait des manquements dans l'entretien de la maison. Il arrivait même qu'elle doive le gifler pour le punir, en cas de faute grave, mais elle en éprouvait toujours de la culpabilité. En septembre, elle avait fini par prendre pour habitude de se rendre seule au Poumon. Peintre avait contesté à maintes reprises mais Christelle était toujours sortie victorieuse, tantôt par menace, tantôt par caprice. Dépité, il avait baissé les bras à contrecœur. Elle acceptait cependant qu'il l'accompagne à de rares occasions. Il en était tellement heureux qu'il ne tarissait jamais d'anecdotes sur telle ou telle variété de plante, sur les choses extraordinaires auxquelles il avait assisté dans le Poumon, sur sa vision du monde.

— Le ciel qu'ils projettent sur le dôme est toujours bleu, observa-t-il un soir, alors qu'ils étaient assis sur le pêcher. Mais ça n'a pas de sens. Dans le ciel, il y a des nuages, blancs, et ensuite l'espace, infiniment noir. Donc soit le ciel est tout noir, à l'exception du soleil, soit sa lumière est telle que les cieux tout entiers sont dorés. Ils ont sûrement déterminé que le bleu céruléum était meilleur pour le moral des habitants.

Avant d'ajouter, avec une gravité qu'elle ne lui connaissait pas : « J'étouffe ici. »

Comme elle se montrait intransigeante avec Peintre, elle jugea important d'être elle-même irréprochable. Elle recommença à prendre soin de son apparence, à broser ses longs cheveux lisses, et même à se maquiller. Les signes d'appréciation qu'elle percevait parfois dans les pupilles de l'homme n'étaient en revanche jamais tolérés. Quand il la contemplait de la sorte, elle avait le sentiment qu'il voyait en elle un objet, et se sentait insultée et humiliée. Le désir des hommes l'avait déjà bien assez fait souffrir. Pour cet affront, elle le giflait aussi, mais en fermant la main, et pas toujours sur le visage. Alors, instantanément, la colère la quittait. Si

elle lui laissait une marque, elle tentait de se faire pardonner en le soignant elle-même – mais c'était elle qui le touchait, et jamais l'inverse. Pas une fois il n'osa lever la main sur elle.

Il apprit à baisser les yeux en sa présence, ce qui prouvait bien qu'il comprenait la raison de son châtement. Étrangement, plus il passait de temps dans son atelier, et moins il semblait produire. Christelle n'y entraît jamais, mais lorsqu'il achevait une œuvre, il avait pour habitude de la lui montrer. Et cela arrivait de plus en plus rarement, bien qu'il annonçât constamment l'imminence d'un parachèvement. Elle l'entendait travailler pourtant, parfois dans un tel tapage qu'elle avait l'impression qu'il était en train de raser l'atelier, mais le plus souvent dans un silence plus préoccupant encore. Elle avait le sentiment qu'il gâchait son talent, et cette idée l'emplissait de consternation. Ils n'en parlèrent jamais – ni de ça, ni du reste.

Vers la fin de l'année, ils eurent droit à de la neige, qui révéla le Poumon sous un jour nouveau. Le chant des chrysalides commémorait les autres fleurs qui n'avaient pas survécu au froid. L'air n'était pas funeste mais digne : ce n'était pas une lamentation, plutôt l'annonce résolue d'un hiver approchant, perçu comme un recommencement et non une fin en soi. Le parc était plus blanc que jamais, bien que les chrysalides soient dissimulées sous les flocons. En dépit du froid, la jeune fille continuait de s'y promener pieds nus car, pour elle, ce contact lui permettait d'entretenir un lien avec le lieu. Quoi qu'elle ait fait auparavant dans la journée, ce n'avait pu être que dans le but de tuer le temps, tant elle avait hâte d'y revenir. Elle pensait au Poumon chaque jour, chaque instant.

Cela faisait bien longtemps que Peintre n'était plus venu avec elle, et il s'en émouvait épisodiquement. Elle lui rétorquait qu'elle avait besoin de ces moments de solitude, de l'influence bienveillante du Poumon ; c'était un besoin qu'il ne comprenait que trop bien. Elle lui reprochait ensuite de s'être octroyé le parc pour lui seul durant toute sa vie, disait qu'il était grand temps qu'il apprenne à partager. Peintre voyait du vrai dans ses arguments, et ne parvenait jamais à les contrecarrer, alors il finissait par plier, mais éprouvait toujours un intense sentiment d'injustice. Il consacrait le temps qu'il passait seul à préparer sa prochaine contestation, mais les arguments de Christelle étaient pour lui insaisissables : ils avaient chaque soir une nouvelle allure qu'il ne parvenait pas à déjouer, et ses plaidoiries tombaient invariablement à plat.

Un soir, il n'y tint plus, et décida de se rendre au Poumon avec ou sans son accord. Il lui fit comprendre que si cet état de fait ne lui convenait pas, elle pouvait choisir de rester seule à son tour. Christelle fut estomaquée de cette rébellion. Elle se sentit trahie, comme s'il avait tout à coup cessé d'être la personne compréhensive qu'elle était en droit d'attendre.

Submergée par une ondée noire, elle perdit le contrôle quand une autre partie d'elle, sombre et incoercible, saisit Peintre par le cou, l'entraîna de force dans la chambre, et le jeta sur le lit sans ménagement. Hors de son corps, elle se vit l'enfourcher, et commencer à le battre, méthodiquement et sans retenue. Il tentait de se protéger avec ses bras, mais ses gesticulations pathétiques étaient inefficaces : il y avait toujours un endroit laissé à découvert, un poing qui parvenait à toucher sa cible.

Elle avait cru ne vouloir que le briser, lui faire passer une bonne fois pour toutes l'envie de s'élever contre elle. Mais elle découvrit quelque chose de nouveau, dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Il y avait un marécage en ébullition, à la fois brûlant et glacial, quelque part, au fond d'elle. Elle était portée par son bouillonnement sourd, par la conscience sournoise de ce puits à haine qui savait que tôt ou tard, il obtiendrait ce qu'il voulait. Chaque coup donné assouvissait la soif de cette ombre pernicieuse qui avait grandi en elle jusqu'à la posséder entièrement, et, en récompense, celle-ci lui procurait une jouissance indescriptible. La jeune fille se découvrait une puissance sans limites, comme si elle avait le monde entier sous son joug, comme si, demiurge sanguinaire, le pouvoir de vie ou de mort lui avait été accordé.

Christelle voulut aller plus loin.

— Arrête de te débattre !

Incapable de résister à l'autorité de sa voix, il baissa les bras, s'abandonna. Elle plaça sa main sur la gorge de Peintre, et serra, serra, serra encore.

— Est-ce que tu me fais confiance ? demanda-t-elle.

Toute la dimension punitive de la scène avait été oubliée, elle ne cherchait plus qu'à prolonger et explorer son extase. Elle regarda droit dans ses yeux : elle y retrouva le chagrin qui ne les quittait jamais, y vit lentement mourir toute combativité. Et surtout, elle y découvrit au fond une déférence absolue dont elle se repute avec une infinie satisfaction. Il hocha la tête, et elle renforça son emprise sur son cou, jusqu'à ce qu'elle le sente prêt à lui échapper, à glisser dans le royaume de ces chrysalides qu'il aimait tant. À cet instant seulement, elle le relâcha, et attendit qu'il reprenne connaissance. Elle le prit alors dans ses bras, et le serra fort contre elle, en lui caressant les cheveux, en lui murmurant que tout allait bien, que tout était fini.

Ce soir-là, elle l'emmena se promener dans le Poumon.

J'ai enfin compris.

Ces derniers mois ont été difficiles. Chaque fois qu'elle me punissait, j'avais l'impression que c'était de ma faute. J'avais fini par penser que je méritais ce qu'elle m'infligeait, et, peu à peu, ça m'entraînait vers le fond.

Mais ce soir, quand elle m'a regardé dans les yeux, ça m'a frappé comme une évidence. Elle m'a demandé si j'avais confiance en elle et j'ai répondu oui. La vérité, c'était : « absolument pas ». Mais peu importe. Qu'est-ce qui se passerait si elle allait trop loin ? Je mourrais peut-être, et après ? Je ne tiens pas tant que ça à la vie. Oh, j'aime beaucoup être vivant, mais objectivement, ce n'est pas si important. Le monde ne s'arrêtera pas de tourner. Je ne souffrirai peut-être même pas. Personne ne pleurera. Et tout le monde meurt un jour.

Et qui sait ce qu'il y a après ? Ce n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le croit.

Quand je lui ai dit oui, j'ai vu une félicité totale en elle. C'était la première fois que je la voyais sourire, comme si elle venait de renaître sous mes yeux. Maintenant, je sais que tout ce qu'elle m'a fait, elle l'a fait parce qu'elle en avait besoin. Parce qu'elle a besoin de retrouver du pouvoir sur la vie, parce que c'est son art à elle, parce que c'est comme ça qu'elle peut communiquer avec mon cœur. Comme moi, elle n'est qu'un vaisseau pour les images qui naissent en elle.

Ce que je lui apporte, personne d'autre ne pourra jamais le lui apporter. Je la comprends mieux que quiconque. Nous avons tous les deux découvert qu'en réalité, elle a besoin de moi, qu'elle ne pourra plus jamais se passer de ma personne. C'est tout ce que je demande. En me soumettant à ses pulsions, je deviens son complémentaire, sa moitié. Son âme sœur. C'est en acceptant l'inacceptable que je peux être unique à ses yeux. Spécial. J'aurais préféré qu'elle puisse m'aimer comme moi je l'aime, mais il était évident, depuis le premier jour, que ce ne serait jamais le cas. J'ai la chance de pouvoir la soulager malgré tout.

Autant faire en sorte qu'elle, au moins, ne manque jamais de ce dont elle a besoin, non ?

Chapitre 5

Cet épisode brutal bouleversa Christelle, plus encore qu'il ne bouleversa Peintre. Pendant les jours qui suivirent, elle resta enfermée dans la chambre, rongée par l'horreur et la culpabilité. Elle contemplait la monstruosité de son geste, l'ingratitude révoltante et abjecte de son comportement. Elle se recroquevillait dans un coin de la pièce, cachant son visage derrière ses genoux. Elle s'allongeait à plat ventre sur le matelas, et plongeait sa tête dans les oreillers pour y verser toutes les larmes de son corps. Elle passa même plusieurs heures sous le lit, où elle sanglota encore, encore et encore. La simple idée de manger lui donnait la nausée, et elle ne sortit qu'à de rares et très brèves occasions pour boire, uniquement quand elle était sûre que Peintre était absent. Il devait la détester à présent. Comment lui en vouloir ?

Elle tentait de déchiffrer ces sinistres pulsions qui l'avaient animée, mais parvenait à peine à les admettre. Les avait-elle toujours portées en elle ? « Oui », répondait une petite voix, tout au fond d'elle. Et par-dessus tout, elle ne pouvait nier l'intense satisfaction qu'elle avait éprouvée ce soir-là. Elle s'en sentait salie, plus encore que le soir où Peintre l'avait trouvée. C'était une souillure de l'âme, une flétrissure dont elle était l'unique artisan. Les heures s'écoulaient sans que sa souffrance s'en voie amoindrie, et elle se demanda si l'on pouvait mourir de chagrin. Elle était certaine en tout cas de le mériter.

La cinquième nuit, pendant que Peintre était parti au Poumon, elle s'introduisit dans son atelier pour y dérober un feutre. Quelle ne fut pas sa surprise ! La pièce n'avait plus grand-chose à voir avec l'atelier chaotique dans lequel elle avait un jour mis les pieds. Peintre avait intégralement vidé la pièce et l'avait réimaginée : sur les murs jadis vierges qui soutenaient le plafond, il avait dessiné les plaines du Poumon. L'œuvre était somptueuse, et il avait déployé des trésors de virtuosité pour donner une illusion de profondeur à la scène. Où qu'elle se trouvât dans l'atelier, c'était comme si le parc s'étendait à perte de vue, hors du temps et pétrifié. Il avait fabriqué des minuscules fleurs en papier qu'il avait collées au sol comme autant de petites chrysalides cubiques. Il y avait même un arbuste au milieu de la pièce, et des ventilateurs dans chaque coin pour faire tourbillonner les milliers de minuscules pétales blancs éparpillés par terre. Des travaux de l'homme, il ne restait qu'une étrange fusée en métal, rangée au fond.

Ce spectacle émut Christelle au plus haut point. Elle comprit que les privations qu'elle avait infligées à Peintre l'avaient blessé au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle le devinait, allongé au milieu de l'atelier, dans ce simulacre sublime et tragique, rêvant pathétiquement d'un monde dont elle lui avait barré l'accès, tel un Cerbère dont les trois têtes

se seraient appelées Égoïsme, Tyrannie et Cruauté. Ne pouvant supporter plus longtemps la vue de ce succédané, elle prit le premier feutre qu'elle trouva et quitta la pièce. Elle le rapporta dans sa chambre, et se mit à énumérer ses péchés sur les murs, avec plus de ferveur encore. La tâche lui prit des jours, mais elle ne s'arrêta pas avant de l'avoir recouvert. Elle éprouva un sentiment d'expiation à la vue de son infamie matérialisée.

Mais ce n'était toujours pas suffisant, et elle resta dans la chambre jusqu'au jour où Peintre, jugeant que l'isolement prolongé avait suffisamment duré, et que rien de bon ne pourrait en sortir, entra dans la pièce. Cachée sous la couette, elle protesta mollement : « Va-t'en ! Je ne veux pas que tu me voies ! », mais il n'en tint pas compte. Il retira les couvertures et, à son tour, l'étreignit, chuchota des mots réconfortants dans son oreille. Pour la première fois, elle ne le rejeta pas, ni ne tenta de le punir. Elle s'abandonna contre son torse en pleurant, en demandant pardon. Il le lui accorda, autant de fois qu'elle l'implora, puis il la força à sortir, à se rendre avec lui au Poumon, ce qui lui fit le plus grand bien.

L'incident était clos, et la vie reprit son cours. Mais quelques semaines plus tard, elle ressentit de nouveau le besoin impérieux de lui faire du mal, d'abord lointain, puis de plus en plus pressant. Écœurée, elle lutta aussi longtemps qu'elle le put, fit la sourde oreille à ces murmures incessants qui lui promettaient monts et merveilles – mais ils ne la quittèrent bientôt plus. Cette démangeaison l'obsédait jour et nuit, et le souvenir du plaisir qu'elle avait pu éprouver la hantait, la rendait fébrile. Elle était à deux doigts de céder lorsque Peintre, un soir, la rejoignit, prit sa main, et la plaça délicatement sur sa gorge. Il avait compris. Elle n'eut qu'à laisser libre cours à sa passion. Comme une explosion en elle, comme un envol de papillons de lumière, ce fut encore meilleur cette fois.

Petit à petit, ces événements prirent un caractère rituel. Elle fut surprise de découvrir que c'était de plus en plus facile, que les remords qui la submergeaient au début ne se manifestaient même plus. Elle avait appris à ne plus lutter contre ses pulsions, désormais, elle tentait plutôt de les sublimer, explorant les desiderata de ce cruel alter ego chaque fois qu'il apparaissait. Quand elle était lasse de le voir suffoquer, elle élaborait de nouveaux jeux, comme cette glorieuse nuit d'été où elle l'avait emmené au Poumon, et, le tenant par les cheveux, avait maintenu sa tête au-dessus des chrysalides, l'avait fait supplier d'épargner sa vie. Ou alors, elle lui infligeait des sévices dans son sommeil, pour contempler la panique sur son visage lorsqu'il y était arraché.

Peut-être trop sûr du fait qu'elle ne lui causerait jamais de dommages irréparables, Peintre supportait les violences sans jamais s'en plaindre. Mais en dépit du ravissement que ces instants procuraient à Christelle, elle n'y trouvait nul apaisement. Au moment de s'assoupir,

elle redevenait prisonnière, revenait encore et toujours à ce soir-là, sur le terrain vague, où tout avait basculé. La scène était imprimée dans sa mémoire au fer rouge, et ce souvenir incandescent n'avait de cesse de la tourmenter. Quand elle finissait par s'endormir, c'était d'exténuation, après s'être retournée un nombre incalculable de fois dans son lit ; mais la plupart du temps, elle restait éveillée jusqu'à ce que le jour se lève, rêvant de violence et de barbarie, les yeux grand ouverts.

Elle décida un jour de revenir sur le terrain vague. Peut-être cela l'aiderait-il à exorciser les démons qui lui rendaient visite toutes les nuits. Il n'avait pas changé, tout juste la palissade était-elle un peu plus décrépite, le béton des tours un peu plus sale. Elle se tint au-dessus de l'endroit où Peintre l'avait trouvée, il y avait maintenant plus d'une année. C'était étrange : il n'y avait plus aucune trace d'elle. La jeune fille s'était imaginé que sa silhouette serait toujours visible dans la boue, elle avait cru qu'elle aurait laissé sa marque sur le terrain vague, comme le terrain vague avait laissé sa marque en elle. Comme si tout le monde avait oublié, à part elle. Lorsqu'elle s'agenouilla pour toucher la terre de ses mains, ses réminiscences furent pourtant plus éclatantes que jamais, déferlant en elle comme autant de flashes aveuglants. Les visages de ses bourreaux, qui chaque jour étaient devenus moins distincts, semblaient tellement réels qu'elle crut qu'elle n'aurait qu'à tendre la main pour leur crever les yeux.

Quand elle quitta les lieux, elle ne s'en trouva pas soulagée. Elle pensait au mal qu'on lui avait fait, au mal qu'elle avait envie de faire en retour. Elle aurait voulu les retrouver, et les supplicier, les défigurer, mieux, les purifier par le feu. En revoyant Peintre, elle se sentit bouillonner de l'intérieur, puis déborder. Jamais elle n'avait été balayée avec une telle violence par sa part d'ombre : elle comprit immédiatement que ce soir, il lui faudrait plus, beaucoup plus. Sourde aux protestations de Peintre, elle l'entrava avec des cordes et le traîna dans son atelier, pleinement consciente de violer l'intimité de l'homme – c'était nouveau, excitant. Elle l'installa au milieu de la pièce, et ramassa un pot de peinture.

À cet instant, peut-être qu'il devina ce qu'elle s'apprêtait à faire, ou peut-être au contraire ne fut-ce qu'une absolue incompréhension qui traversa son visage – mais elle savoura cette expression. Elle laissa le moment s'éterniser, chaque mouvement en suspens, afin d'en profiter juste quelques secondes de plus.

Et l'enfer se déchaîna.

Elle projeta le contenu du pot en direction d'un mur, défigurant à jamais la représentation du Poumon que Peintre avait dû mettre tant de temps à composer. Elle prit une brosse, étala sauvagement la peinture, et réserva le même sort aux autres façades de l'atelier. Possédée, elle répandait la couleur de manière aussi disgracieuse que possible, enduisait le panorama comme

on tartinerait du beurre sur une tranche de pain. Lorsqu'il ne resta plus rien à saccager, elle porta son attention sur les chrysalides de papier, qu'elle piétina avec férocité, ou effeuilla minutieusement, une par une. Elle donna même quelques coups à la fusée, dans l'espoir de la cabosser, mais le métal se révéla trop coriace. Quand elle eut fini, il ne restait rien : plus rien, sinon l'homme, qui versait des larmes silencieuses là où elle l'avait laissé, pleurant la disparition de son dernier refuge.

Elle se délecta de ces larmes, pour lesquelles elle venait de travailler si dur. Elles étaient pour elle de minuscules perles de bonheur, et à chaque fois qu'elles s'échappaient des yeux hébétés de Peintre, elle était comblée comme elle ne l'avait jamais été. Elle se sentait fière, elle se sentait forte, elle se sentait femme. Transportée par ces délices, elle en oublia jusqu'à l'homme et ses cordes derrière elle lorsqu'elle quitta l'atelier.

Ce fut pour elle la première nuit depuis longtemps où le sommeil la trouva, et l'enveloppa sans violence.

Lorsqu'elle se réveilla, elle retourna dans l'atelier pour s'assurer que Peintre allait bien, et qu'il lui avait pardonné les mauvais traitements de la veille, comme il le faisait toujours. Mais la pièce était vide et elle ne tarda pas à découvrir qu'il n'était plus dans la demeure. Peintre et sa fusée avaient tous deux disparu. Il n'y avait qu'un seul endroit où il avait pu se réfugier. Ils ne s'y rendaient jamais en pleine journée, de peur d'être vus, et pourtant cela lui apparût comme une évidence : le Poumon. En proie à la panique, elle sortit de chez eux dans la précipitation, ne prenant même pas la peine de se chausser. Elle courut aussi vite qu'elle le put, tellement vite qu'elle trébucha plusieurs fois.

Elle n'avait pas atteint la moitié du chemin lorsqu'elle vit un long cône lumineux s'élever dans les airs, au-dessus du parc, puis au-dessus de la ville. Elle retint son souffle. Tout Mémorah retint son souffle. La fusée monta vers le ciel pendant une fraction de seconde qui se mua en éternité. Elle frappa le dôme en son centre, le traversa, et continua sur sa trajectoire jusqu'à ce qu'on ne la distingue même plus. Une fine pluie étincelante descendit vers le parc, là où la fusée avait frappé le verre. Des lézardes se mirent à courir autour du point d'impact. Plus inquiète encore, Christelle reprit sa route, se rua dans l'impasse tandis que le chaos envahissait la ville. Elle arracha la planche qui masquait l'entrée du Poumon, et, sans prendre la peine de la remettre, se précipita à l'intérieur, en direction du pêcheur.

Elle avait su qu'il était trop tard bien avant de l'atteindre. Peintre était assis contre le tronc, trônant au milieu des chrysalides, dont il tenait un bouquet contre son torse. C'était la première fois qu'elle les voyait ouvertes : les fleurs blanches révélaient en leur sein un petit cœur vermillon pareil à un rubis dans son écrin. Peintre avait-il eu le temps de l'admirer,

avant de succomber à leur poison ? Elle s'agenouilla devant lui, le prit dans ses bras. Elle aurait dû pleurer, elle aurait dû être dévastée. Et pourtant, elle ne ressentait rien. Un vide blanc, infini, s'était installé en elle, comme si elle était incapable de penser. Elle savait ce qu'elle aurait dû éprouver, et elle savait également que lorsqu'elle l'éprouverait, plus tard, elle en serait ravagée, éternellement inconsolable.

Peintre avait laissé un tableau qu'elle n'avait jamais vu à côté de lui, dans l'herbe. C'était un portrait – elle se reconnut immédiatement. Il l'avait représentée baignant dans la lumière, apaisée, avec de longues ailes diaphanes semblables à celles d'une fée, ou d'un papillon. Compte tenu de ce qu'elle était devenue, cela lui parut absurde, mais elle fut touchée par la beauté de la toile, par l'innocence qui en irradiait. *Si j'avais pu me voir comme tu me vois, peut-être que les choses auraient été différentes*, pensa-t-elle. Elle leva les yeux vers les cieux. Le dôme s'effritait de plus en plus vite, et il y avait déjà une percée en son centre. *Et le ciel n'est même pas doré*, conclut-elle amèrement.

Elle resta un long moment aux côtés de Peintre. Trop tard, bien trop tard, elle lui ouvrit son cœur, lui raconta qui elle était, d'où elle venait, ce dont elle rêvait. À la fin, elle caressa son visage de la main, et lui avoua qu'elle l'aimait aussi – comment avait-il pu en douter ? Et puis, elle le laissa dans son royaume, pour toujours. Au-dessus de la ville, le dôme avait presque entièrement disparu, se répandant en poudre brillante sur Mémorah comme une fine averse de flocons scintillants. Le dôme n'était plus, et rien ne se passa.

Une fois de retour, elle s'installa dans l'atelier. Elle rassembla toute la peinture blanche qu'elle put trouver, et passa les heures, et les jours suivants à recouvrir les murs. Lorsqu'elle eut fini, elle se remémora les mots qu'avait un jour prononcés Peintre, à propos de son activité. « La création est un combat sans adversaire », avait-il expliqué. À cette pensée, elle fondit en larmes, vibra de toute la détresse qui s'était accumulée en elle, depuis des jours, des mois, plus d'une année même. Et soudain, elle eut envie – besoin – de peindre, à son tour.

Elle ramassa un des vieux pinceaux de Peintre, le trempa dans une couleur chaude, et, à travers son chagrin, commença à dessiner sur le mur. Sans adversaire.

Fin de Chrysalide

Ivan Kwiatkowski



À 26 ans, Ivan Kwiatkowski vit en région parisienne après une enfance passée en Auvergne. Professionnel de la sécurité informatique, il partage son temps libre entre programmation, analyse de virus, musique et écriture. Son domaine de prédilection est la fantasy sombre et contemplative.

Contact : chrysalide@kwiatkowski.fr

Dans la même collection

Nouvelles

- Faim du monde*, de Tesha Garisaki (juillet 2015)
Lucy's liberty, de Célia Flaux (mai 2015)
La chasse aux marqués, de Tesha Garisaki (mai 2015)
L'envol du cygne jaune, d'Olivier Boile (avril 2015)
Un sacré coup de pouce, de Milora (août 2014)
Le Triomphe de l'Impératrice, de Cécile Duquenne (août 2014)
Pour l'honneur des Mérina, d'Alex Evans (avril 2014)
Rémiges de cendre, de Julien Chatillon-Fauchez (mars 2014)
Au service des Insectes, de Cindy Van Wilder (juin 2013)
Les Vagues de Clamatlice, suivi de Saison de pluie sur Clamatlice, de Vanessa Terral
(juin 2013)

Série

- La Brigade des loups*, de Lilian Peschet
Épisode 1 (juillet 2013)
Épisode 2 (septembre 2013)
Épisode 3 (novembre 2013)
Épisode 4 (février 2014)
Épisode 5 (septembre 2014)
Épisode 6 (octobre 2014)

Informations

Collection E-courts dirigée par Tesha Garisaki et Manon Bousquet

© Editions Voy'el 2014
ISBN : 978-2-364753-01-3

Merci d'avoir téléchargé ce titre des Editions Voy'el.

En achetant ce livre sur une plateforme légale, vous contribuez à la création artistique.

Chaque livre téléchargé sur une plateforme légale est aussi pour les auteurs une reconnaissance de leur travail. Respecter leur œuvre, c'est leur permettre d'inventer de nouvelles histoires, pour notre plus grand plaisir.

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Site web : <http://editions-voyel.fr/>

Rejoignez la collection E-courts sur Facebook...

<http://www.facebook.com/EcourtsVoyel>

... ou sur Twitter !

@ECourtsVoyEl